

TITRE 2

DU BERCEAU A LA TOMBE

Après avoir exposé dans les pages qui précèdent les activités d'un Bellinois à travers le rythme des saisons, il fallait achever de brosser le tableau de la vie montagnarde par l'évocation des grands instants de la vie.

CHAPITRE I : L'ENFANCE MONTAGNARDE

L'enfance, à l'image de l'existence montagnarde en général, est rude et ne laisse aucune place aux individus chétifs à qui le destin se refuse d'accorder les bienfaits de la vie.

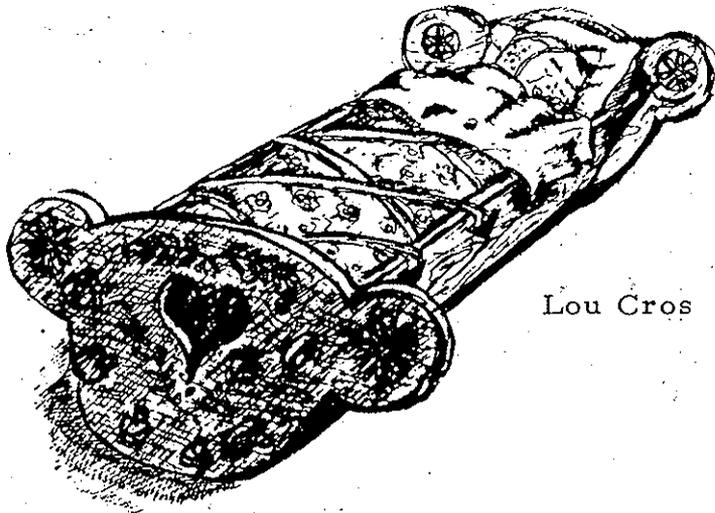
La mortalité infantile accrue par un défaut d'hygiène et l'existence de maladies telles que la tuberculose, est très élevée, surtout dans les trois premières semaines.

L'accouchement se fait également dans des conditions très dures, à même la paille de la "voouto" (d'où le nom de "paiolo" donné aux jeunes mamans).

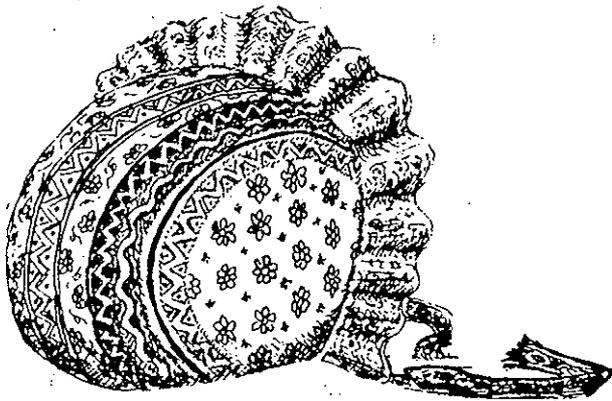
Une vieille mère de famille courageuse tient lieu de sage-femme et prodigue ses soins et médicaments à base de plantes (voir chapitre consacré à la cuisine et à la médecine).

Malgré ses attentions, l'accouchement constitue une véritable aventure dont l'issue est dramatique.

L'imprévoyance de certaines familles ou la nécessité ont même conféré à certains Bellinois, le curieux privilège de voir le jour dans "l'arberc", à plus de 2 300 mètres d'altitude...



Lou Cros



La Bero def Cren



Collier de chien



Jeunes filles en costume de travail

Les chances de survie du nouveau-né étant relativement réduites, le baptême intervient quelques jours après la naissance.

Cette cérémonie n'est marquée par aucun faste : le parrain porte sur un linge blanc, le bambin emmitoufflé dans un grand fichu à fleurs, pendant que la marraine se contente de l'assister.

Trente à quarante jours plus tard, la jeune mère effectue sa première sortie :

Elle se munit d'un morceau de pain "lou courchoun" qu'elle offre au premier passant rencontré sur le chemin de l'église.

Parvenue sur le parvis de l'église, elle attend que le Curé vienne lui ouvrir la porte; dès qu'elle apparaît, elle dépose une pièce de monnaie dans les pages du missel ouvert qu'il lui présente, puis se dirige vers l'autel de la Vierge où se déroule une petite cérémonie.

La vie du bébé se confine dans un berceau "lou cros" où un étroit maillot et un système de sangles le maintiennent fermement. Un arceau de bois "arsoun" permet de placer une moustiquaire destinée à protéger son visage.

La nuit, le "cros" est placé sur une planche "croussoïro" fixée parallèlement au lit des parents, de façon à permettre à la jeune maman de se pencher aisément sur le bambin.

Les séances d'allaitement se font le plus discrètement possible :

Dans la vallée de Pontechianale, les femmes attachent leur tablier au dessus des seins de façon à cacher cette opération.

Parfois le lait maternel faisant défaut, les enfants se voient en quelque sorte condamnés à mourir de faim à plus ou moins longue échéance...

Autre détail intéressant : pour chauffer les langes en hiver, il est courant de les poser un instant sur le dos des vaches alignées au fond de l'étable.

En tout état de cause, le manque de soin et le défaut d'hygiène expliquent pour une large part les taux élevés de mortalité infantile.

Dès l'âge de quelques mois, filles et garçons sont vêtus de façon analogue (robe et petit tablier), la seule distinction résidant dans la forme du bonnet constitué de cinq éléments pour les garçons "cinq clhapès" et de trois seulement pour les filles.

Les jours de fête, le bonnet se troque contre le "bèro dei cren" agrémentée d'une dentelle pour les garçons seulement.

Vers l'âge de sept ou huit ans, les filles portent une robe longue ainsi qu'un foulard à fleurs et un collier de chien orné d'un coeur et d'une croix sur le devant, et deux rubans pendant derrière.

Vers dix ans, elles substituent un foulard noué sous le cou au bonnet.

La jeune fille reçoit sa première coiffe, "bero", et sa première robe, "gounello", à l'âge de dix sept ans (voir le chapitre réservé aux vêtements).

Les garçons abandonnent leur vêtements de bébé vers sept ou huit ans pour porter, comme les hommes, une veste et des pantalons.

Un chapeau rond en peau d'agneau et, plus rarement, un feutre pour les dimanches, complètent la métamorphose.

Comme dans d'autres régions de montagne, les enfants sont placés sous la surveillance de leurs grands parents. C'est donc aux grands mères qu'est dévolu le rôle d'éducateur, se bornant dans un premier temps à amuser les bambins par des comptines puis à leur inculquer peu à peu leur savoir et leurs croyances.

Dès l'âge de huit ans, ils contribuent à l'exploitation du bien familial :

Leur rôle consiste tout naturellement à accompagner la vache aux pâturages, et leur donnent très tôt l'occasion de se réaliser dans l'accomplissement d'une tâche importante et non dénuée de toute responsabilité.

L'été ils sont à l'arberc les auxiliaires précieux de la "massièro", malgré quelques friponneries bien excusables pour ces enfants aux joues rouges et débordant de vie et de vigueur.

Leurs occupations se partagent entre quelques menues besognes et bien évidemment une foule de divertissements improvisés.

Comme tous les enfants du monde, les petits Bellinois jouent aux billes et s'ingénient à confectionner des fusils et des pistolets à eau. Ils taillent une branche de "sambuc" (sureau) à laquelle ils ôtent la moëlle, placent deux boulettes de chanvre "charbou" se comprime et se produit un claquement sec pendant que l'une des boulettes est projetée avec force : cet instrument diabolique se nomme "tapouour".

La confection des pistolets à eau utilise également une branche de sureau dont on extrait la moëlle. L'on glisse dans l'ouverture un morceau de chanvre servant de piston, et l'on comprime à l'aide d'un bâton l'eau que l'on a aspirée par une action inverse; cet objet guerrier, basé sur le principe de la pompe à bicyclette, se nomme "spoussaï".

Au printemps, mettant à profit la montée de la sève, les enfants confectionnent des sifflets avec des branches de saule, "gouro" : ils taillent une branche longue de dix centimètres environ, en extraient la partie ligneuse, tout en conservant l'écorce intacte afin de constituer une sorte de tube; il ne restera plus alors qu'à boucher une extrémité du conduit et à pratiquer à l'autre extrémité un bec de sifflet.

Lorsqu'un pastour taille un sifflet, il chantonne comme pour prier l'instrument de bien vouloir obéir :

"Sabe sabetto, fai-me un bel sublhet !"
(Sève, petite, sève, fais moi un joli sifflet !)

Les enfants se livrent aussi à quelques jeux de hasard.

L'un de ces jeux consiste à planter un gros bâton verticalement dans le sol. Sur celui-ci l'on pose en équilibre une baguette d'environ un pan de long, "la minglo", de manière à ce que l'ensemble constitue un "T" dont la jambe serait fort allongée. L'on projette la baguette horizontale en la déséquilibrant violemment à l'aide d'un troisième bâton. Le joueur doit s'efforcer d'envoyer la "minglo" dans une cible dessinée à quelques mètres de là.

Un autre divertissement tend à déplaire aux mères, car pour y participer les pasteurs découpent souvent leur boutons de culotte : on place sur une pierre verticale quelques boutons que l'on s'efforce de déloger par le jet d'une pierre façonnée : "lou palet" ; suivant de quel côté ceux-ci seront projetés, le joueur marquera plus ou moins de points.

Dans cette énumération, il ne faut pas oublier que dans tous ces jeux de pastour, la sculpture du bâton de berger ("bastoun") occupe une place prépondérante : chacun s'efforce en effet de posséder le plus beau. Leur technique consiste à découper dans l'écorce de la belle branche, droite et solide, que l'on s'est choisie, des motifs plus ou moins torsadés le long du bâton.

Les parties d'écorce ainsi ôtées laisseront apparaître le bois, donnant ainsi de très artistiques dessins blancs sur fond vert sombre ou brun sombre.

En conclusion, outre quelques éléments typiques ou divertissants, il faut souligner l'importance ethnologique revêtue par le fait que le rôle d'éducateur soit dévolu aux grands-mères.

Nul n'est en effet sans ignorer que ces dames âgées constituent, dans toutes civilisations, un élément important dans la pérennité des usages et il n'est pas douteux que la prépondérance de leur influence dans cet instant essentiel de la formation de l'esprit qu'est l'enfance a joué un rôle déterminant sur la mentalité des communautés montagnardes (superstition, mysticisme, conservatisme, mais aussi honnêteté, droiture et réflexion).

En tout état de cause, il faut noter combien cette réalité est de nature à étayer les thèses en vertu desquelles l'étude des coutumes actuelles constituerait une source d'information précieuse sur la connaissance des civilisations anciennes.

CHAPITRE II : LE MARIAGE

Le mariage constitue à Blins un évènement fort important : C'est grâce à cette institution qu'un jour la famille s'étendra et se perpétuera dans la naissance de ce fils tant souhaité qui portera la nom et le prénom du grand-père, habitera la maison paternelle à laquelle il continuera de donner le nom de la famille.

Les fiançailles :

Lorsqu'un garçon courtise une fille, sa "mendio", il emploie toujours des gestes aimables et discrets contrastant avec sa rudesse coutumière.

Durant les veillées, les amoureux s'ignoreront quelques temps pour éviter de soulever les piquantes remarques des commères : "Quonte en se mario, per se counouisse cha minjar set rup de sal" (Lorsque on se marie, il faut avoir mangé ensemble quarante neuf kilos de sel pour bien se connaître !)

Les jeunes gens ayant vaincu par l'indifférence les premières agressions des "badarel" (commères), ils se résolvent à s'asseoir ensemble et s'aventurent, sous la réprobation générale, à quelques élans d'affections :

"Janoulhet un, janoulhet duï, courò maï saren-nous quatre ?"; le garçon caresse les genoux de la fille et lui dévoile ses intentions à travers l'image de ce proverbe. (Petit genou un, petit genou deux, quand serons nous quatre ?)

Si la "mendio" refuse cette invitation, elle s'expose à subir les affres de la traditionnelle "poura".

Elle découvrira le lendemain matin devant sa porte une trainée de sciure agrémentée d'éléments divers (fagots, luges, etc...) conduisant jusqu'à la maison du jeune homme éconduit.

Dans le cas contraire, l'on organise les "firmalhès" : les deux familles se réunissent, huit jours avant les publications, autour d'un repas préparé par les parents de la "mendio".

Le dimanche suivant, les deux familles se rendent au marché de San Peïre (20 kilomètres) et effectuent quelques emplettes en vue du mariage : le fiancé se doit

d'acheter un chapeau neuf à son beau-père ainsi que de menus cadeaux pour ses futures belles-soeurs.

La semaine suivante, la fiancée organise un repas réunissant les deux familles, c'est le "rigoulet".

Le mariage :

Quinze à vingt jours plus tard, le mariage est célébré en grande pompe.

La mariée revêt son costume "d'espouzo" composé de la traditionnelle "gounello" et des "mouchet" offerts par la belle famille. Sa coiffe neuve, "la béro badaréléooure", écrue et non repassée, symbolise la virginité et la naissance d'un nouveau foyer.

Le marié porte, noué autour du cou, un magnifique foulard de soie "lou mouchet spouzarés" coupé dans le même tissu que le fichu de son épouse.

La cérémonie se déroule à l'église, selon le culte catholique, mais sans aucune particularité.

A la sortie de l'église, les jeunes gens tirent des coups de pistolet en signe de joie (on raconte qu'un jour un pistolet explosa dans la main d'un tireur, c'est dire quelle sorte de pistolet on employait !).

Chacun embrasse l'"espouzo" qui se tient sur le parvis de l'église; à ses côtés, une femme, l'"ancello"; est chargée de remettre une épingle à chaque proche parent des époux; ceux-ci en échange, offrent une "estreno" à l'"espouzo".

Puis c'est le repas, abondant et joyeux, réunissant toute la noce chez le garçon. Durant toute la fête, chants, danses et coups de feu sont de la partie.

En matière de mariage comme ailleurs, l'individualisme transparait avec force dans la coutume et notamment dans la traditionnelle "rabo" condamnant les veufs ou les étrangers de l'autre quartier à dédommager les jeunes hommes victimes du préjudice causé par une tournée de vin et une petite cérémonie du ruban au passage de la noce d'un quartier à l'autre.

Ainsi la gaieté de ces traditions liées au mariage ne doit pas nous voiler l'austérité profonde des coutumes, ainsi que le rôle joué par l'autorité familiale et collective : souvent les mariages sont renvoyés dans la saison printanière pour satisfaire aux exigences des travaux.

Etonnant contraste en vérité entre ce costume riche et chatoyant, cette poésie courtoise, et la sévérité de ces institutions séculaires liées à la satisfaction des exigences des intérêts collectifs ou familiaux.

La Gounello



CHAPITRE III : L'ENTERREMENT, LE DEUIL, L'HERITAGE, LE PARTAGE

Lors d'un décès, tout Blins est prévenu par le son des cloches qui de leur morne tintement annoncent la triste nouvelle, on sonne le glas "la passà".

Tous les proches parents du mort se réunissent pour organiser l'enterrement, convoquer le curé, les ordres pieux, etc...

Le soir, tous les villageois vont prier chez le mort, puis commence la veillée mortuaire : seuls les cousins au premier degré veillent le mort, dans aucun cas il ne s'agit de proches parents ou d'amis.

Le lendemain, les cousins au deuxième degré creusent la tombe dans le cimetière collectif, à l'emplacement même du plus ancien décédé dont les restes sont déposés à l'ossuaire; l'hiver, un système de grandes croix sert de repères.

La mise en bière achevée par les soins des cousins au premier degré, le cercueil est installé devant la demeure du mort. Le curé et les compagnies pieuses parvenus en procession devant la maison, le cortège s'organise et au son des cantiques, conduit le défunt jusqu'à sa dernière demeure selon les rites en vigueur à cette époque.

Fait remarquable, durant la cérémonie les proches parents se réunissent dans la maison du défunt pour prier; un modeste repas, les "roudouciès", réunit quelques heures plus tard les membres de toute la famille.

Dans la journée, les pauvres du village organisent dans l'étable un "couvent" en échange d'aumônes.

A l'inverse des adultes, les funérailles des nouveaux-nés, "malhol", ne sont pas considérées comme tristes, puisque la limpidité de leur âme leur assure le paradis.

Le cercueil est couvert de fleurs durant toute la cérémonie et les cloches, au lieu d'exprimer la tristesse, proclameront l'entrée de cette âme innocente dans le bonheur éternel.

Au cimetière, un emplacement près de l'église leur est réservé, vraisemblablement pour éviter que leurs corps exempts de tâches ne soient corrompus par le voisinage de quelque infâme pêcheur.

Le deuil :

Cette coutume est très sévèrement observée à Blins :

Une année durant, les proches parents n'assistent à aucune fête ni réjouissance d'aucune sorte, ne portent que des vêtements noirs et se laissent parfois pousser la barbe en signe de tristesse.

Les deux années suivantes, le deuil s'adoucit et quelques touches de blanc viennent égayer le costume.

Le deuil des cousins au premier degré se porte noir et blanc durant six mois.

Les parents au second degré marquent le deuil dans des couleurs moins tristes (vert et bleu), et durant trois mois seulement.

L'héritage :

Le principe de l'héritage est égalitaire.

Cependant, le vieux père laissant le plus souvent un testament, les garçons recueillent au moins la moitié des biens familiaux par le biais de la part disponible.

Fait remarquable, le testament ne désignant jamais les biens, les garçons se voient systématiquement attribuer les maisons, de leur valeur supérieure à celle des champs ou bois. Par cette curieuse habitude, les montagnards conservent son nom à la maison de leur père.

Le partage :

En montagne, l'exposition et la nature des terrains étant déterminantes dans le rendement que l'on peut en espérer, les Bellinois doivent souvent se résigner à morceler les parcelles au cours des partages.

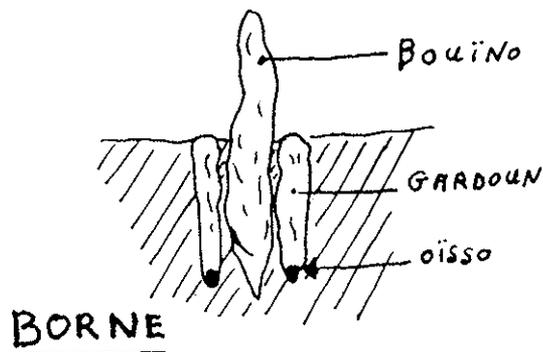
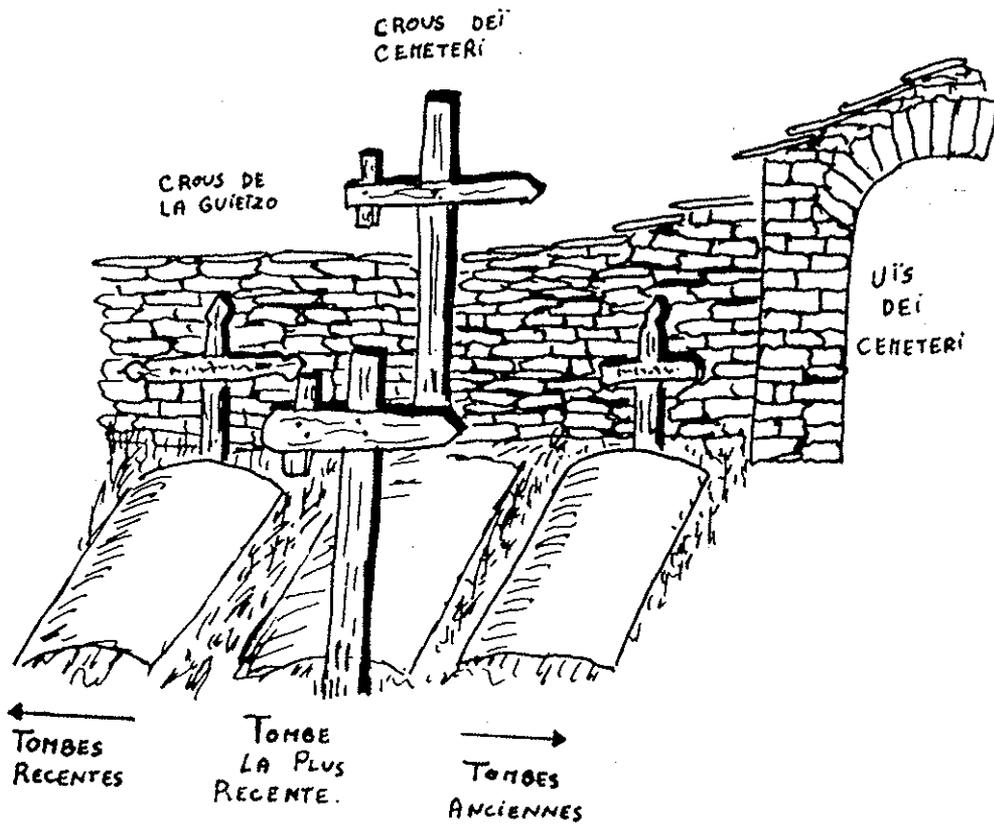
D'autre part quoiqu'il soit toujours possible d'évaluer en trousse ou en fagot la valeur approximative de tel pré ou tel champ, l'esprit chicaneur des héritiers conteste généralement ces estimations par des considérations individuelles telles que l'éloignement du village, ou au contraire la proximité de tel torrent dangereux en période de crue.

Ainsi, non seulement les circonstances naturelles, mais aussi une mentalité très jalouse de ses intérêts ont conduit les montagnards à élaborer un système de délimitation très rigoureux.

Les bornes ou "bouïnes" sont constituées de pierres fichées verticalement dans la terre sur les limites du pré ou du champ considéré.

Lors d'un partage, le géomètre "mesuroour" détermine l'emplacement exact de ces "bouïnes" en présence des deux parties.

CROIX REPERES



Chaque "bouïno" est flanquée à sa base de deux autres pierres plus petites et quasiment enterrées qui constituent les témoins : "i gardoun".

Pour distinguer les "bouïno" des vulgaires pierres qui peuvent leur ressembler, les Bellinois ont imaginé tout un système de repères : si la "bouïno" marque le côté d'un terrain, chaque "gardoun" possède une encoche, "oïssso", sur sa partie inférieure ("l'oïssso" enterrée n'est évidemment jamais visible); au contraire, si la "bouïno" indique l'angle d'un terrain, "l'oïssso" est pratiquée sur la crête supérieure de la "bouïno" elle même.

Le sens dans lequel a été placée la "bouïno" indique la direction d'un côté, l'encoche celle du second côté, plus ou moins perpendiculaire au premier.

Lorsque la limite du terrain est signalée par quelque gros bloc "codou", "l'oïssso" est directement pratiquée sur celui-ci.

Ainsi, l'évocation de ce dernier aspect de l'existence met en lumière ce contraste de l'esprit montagnard opposant un sens profond du concret et de la sauvegarde du bien familial ou individuel, à un mysticisme rigoureux.

Conclusion de la première partie

Au terme de cet ensemble de descriptions que s'est voulu être "la vito de nosto gent", il fallait aller beaucoup plus loin dans la recherche des éléments qui permettront peut-être un jour de définir la civilisation alpine.

Il n'est pas douteux que la simple évocation de coutumes et d'un "modus vivendi" adapté à des conditions de vie même très particulières suffise pour définir une civilisation.

Cette notion semble en effet recouvrir, non seulement le fait pour une société de se régir au moyen de règles précises, mais encore de prouver son ingéniosité et sa culture à travers des techniques et des actes qui lui sont propres.

Ainsi s'il est possible de trouver les origines des coutumes dans l'Histoire ou dans les mœurs de siècles passés, il est en revanche beaucoup plus délicat de définir ce qui, dans la création intellectuelle, permettra d'individualiser ou non la civilisation alpine.

Le but poursuivi dans ces quelques développements tendra donc, d'une part à définir ce "gaoubi", cette ingéniosité qu'il a fallu déployer pour imaginer ou adopter des techniques utilisables dans un milieu naturel extrêmement particulier, d'autre part à évoquer une vie culturelle réellement particulière aux régions de montagne.

LES UNITES DE MESURE

